

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Partir, quitter la ville pour la campagne ou les eaux, voilà la grosse question du moment. Chacun s'apprête, les hôtels sont retenus, les villas louées, — et les toilettes de Madame presque terminées! — Dans quinze jours, Paris aura perdu une des plus gracieuses expressions de sa physionomie : la Parisienne élégante. Toutes prennent leur essor : qui à Plombières, qui aux Eaux-Bonnes, à Uriage, etc., surtout à Vichy.

Quelques-unes, aussi, vont immédiatement s'installer au bord de la mer, afin de vivre un peu de cette bonne vie de famille pour laquelle Paris ne vous laisse aucun temps. On s'organise un intérieur charmant et plein de confort; et, comme la foule tapageuse n'est pas encore arrivée, la toilette n'absorbe pas tous les loisirs, les promenades se font longues et sans écremonie. Sous cette heureuse influence de calme, de repos, de grand air et de bains réparateurs, jeunes mamans et babys prennent une vigueur et une fraîcheur inaccoutumées, ce qu'emplit de contentement le chef de famille.

Ce n'est guère avant la fin de juillet ou les premiers jours d'août que le mouvement mondain se fait complètement sentir sur les plages : aussi jamais avant cette époque n'exhibe-t-on de brillantes toilettes; les femmes s'attendent mutuellement; et puis, tout-à-coup, l'aspect général du costume change; on dirait un mot d'ordre, et c'est à qui sera la plus élégante.

La mode, en ce qui concerne ce moment de villégiature et de vie nomade, peut se résumer ainsi : lainages bours de couleurs neutres; toiles rayées, quadrillées ou madras (ces derniers ressemblent parfois aux mouchoirs de poche des vieux prisours). Voilà pour les tissus. — Franges de soie, de laine ou de fil, à grelots, marabout, mousse, ondulées, etc.; tresses de laine, broderie anglaise, guipures brodées et dentelles de corde : voilà pour les garnitures.

Ouvrons une parenthèse pour expliquer un peu ce que nous

entendons par *dentelle de corde*, cette nouveauté à sensation. C'est une sorte de canevas en gros cordon de fil blanc, bordé de fil de couleur, et qui constitue des entre-deux et de la dentelle d'un genre particulier, offrant un caractère rustique plein d'originalité. On choisit la broderie de la couleur dominante du costume. Est-ce joli? non, à la main; oui, lorsque cette dentelle est combinée avec goût sur un costume sans prétention. Une couturière, pour résumer l'effet produit, dirait : « Cela a du genre! »

Continuant notre revue des modes actuelles, nous devons constater que le chapeau le plus élégant, pour les voyages et le séjour aux stations thermales, est un « paillason » grossier affectant une forme quelconque, ou bien un « panier de fraises renversé » avec toute la garniture massée en arrière, sous le bord relevé. Cette garniture consiste surtout en écharpes de gaze ou filets de soie drapés, chiffonnés et accompagnés de fruits ou de fleurs.

Nous ajouterons aussi que le vêtement le plus en faveur pour les promenades du soir et de la mer est un capulet, sorte de pèlerine dont l'ampleur forme la manche. Il est établi en drap souple ou gros lainage de fantaisie, couleur feutre, gris, etc. On le double de soie et on le garnit de franges grelot ou marabout, en laine assortie, avec capuchon pointu et long, terminé par un gland. Enfin, il se ferme devant, sous un nœud de ruban à bouts flottants.

La cravate de voyage est une longue bande double

en filet à bouts frangés, fait en cordonnet de soie de plusieurs couleurs et formant des rayures en travers. Hommes et femmes ont adopté cette cravate pour la toilette négligée. Qui en a eu l'initiative, c'est ce que nous ignorons.

L'aumônière a trop de raison d'être, en voyage, pour que la mode n'en profite pas : aussi a-t-elle créé de charmants modèles en cuir ou velours, solidement conditionnés, avec agréments d'argent et d'acier. On les porte, comme toujours, suspendus à un



P. N° 266. — CHAPEAU Marion.

Modèle de Mmes Moreau-Disbury (boulevard des Capucines, 23).

crochet spécial ou à une ceinture. Les derniers qui ont été faits sont plus grands que les anciens, et par cela même rendent plus de services.

Signalons une innovation excentrique: c'est une chaîne *Jeanne d'Arc*, composée de larges boucles en métal d'argent, d'acier, etc., à travers lesquelles on passe en reprise un ruban de couleur assortie à la note dominante du costume. Cette chaîne garnit le bord de la basque cuirasse, d'où elle pend assez bas sur le côté du jupon; le bout se termine par un petit miroir à manche, tout enjolivé de longues bouclettes de ruban!

Un mot sur les éventails. Il y en a qui sont exactement assortis au costume; c'est la même étoffe, avec une peinture à la gouache et une monture en bois ordinaire. D'autres sont en soie noire, blanche ou de couleur, complètement brodés de paillettes d'acier, d'argent ou de jais. Citons aussi les éventails en bois de rose, de santal, etc., avec leurs peintures mignonnes; puis les jolis éventails noirs, rehaussés de ces jolis sujets de genre dits « clair de lune » dont le succès est loin d'être épuisé. Aujourd'hui, l'éventail fait partie intégrante d'une toilette complète; on le pend à sa ceinture, avant de quitter sa chambre, aussi naturellement qu'on accroche sa montre!

Voici deux ou trois costumes à l'ordre du jour et selon les circonstances:

L'un est en lainage bourru, de nuance gris ardoise. Jupon à courte traîne, entouré d'un volant plissé que surmonte un second volant également plissé, en faille assortie, avec une bande de

laine couléssée formant la tête. Tunique de forme princesse devant, garnie de nœuds de faille, formant un tablier long et carré quise fixe derrière sans draperie en simulant un pli bacheliek. Le dos a de longues basques plates, ornées de franges grelots. Manches de faille, avec bande couléssée en laine dans le bas.

La seconde toilette est en madras, à carreaux pleins (sang de bœuf et noir) et filets blancs. Jupon à traîne, entouré de plissés très-finement faits et de volants francés alternés. Tunique-tablier entourée d'un plissé de même étoffe, surmonté d'un volant de dentelle de corde blanche brodée de rouge et dont la tête est formée d'un velours noir posé à plat; cette tunique est boursoufflée derrière, avec des coques de ruban rouge et de velours noir; sur le côté, des poches couléssées sous forme de cornet d'abondance en velours noir, nœuds cerise et dentelle assortie. Corsage croisé, s'ouvrant par les revers, avec de longues basques plates, garnies de velours noir, de dentelle de corde et de plissés; à l'exception de ces derniers, la même garniture orne tous les bords du corsage.

Simple costume pour jeune fille, en mousseline de laine gris cendre. Jupon à courte traîne, entouré de trois volants bordés de diamantine de soie (petit quadrillé noir et blanc). Tablier terminé par un biais de même soie posé à plat, couléssé derrière et fermé sous un nœud de ceinture *baby* en quadrillé. Corsage *Marguerite* bordé de même, orné dans le haut d'un fichu de même soie, à bords frangés, négligemment noué au milieu de la poitrine.

Mary d'AUBERVILLE.

DÉTAILS DE MODES

1. Chapeau de bains de mer. — Paillasson noir, liséré de blanc sur le



1. Chapeau de bains de mer.

bord. Calotte ronde, passe relevée derrière où elle est ornée d'un panache

de plumes noires. Écharpe en surah bleu de France à lisérés blancs, formant de larges coques sur le sommet derrière.

2. Chapeau en crin écau. — Passe relevée devant, doublée de surah crème



2. Chapeau en crin écau.

et bandeau diadème de bluets. Écharpe crème entourant la calotte et formant, sur le côté supérieur un fouillis de coques à bouts frangés et flottants.



Jules David Leroy, imp. r. des Miroirs 66

Ad. Goubaud et Fils Ed^r Paris

J.D. 1240

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Coiffures de M^{me} Costadon, 27-29 - Chapellerie de M^{me} Moreau-Didsbury, 13 - des Capucines, 23.
 Parfums pour Robes de la Compagnie Irlandaise, 36 - Jupons et Couvreurs de P. de Plument, 33 -
 Valenciennes et Passementerie Ala Ville de Lyon - Parfums de Violet, 13 - des Capucines, 12.
 Envoi de la M^{me} de Commission Lassalle & C^{ie} - Louis-Guind, 25.



Plaque en pierre de la Vierge
de la cathédrale de Sens. Elle est ornée de
deux figures de femmes en robes simples
et d'un chat. Les figures sont sculptées
sur un socle en pierre.



Le Capitule de la Vierge
de la cathédrale de Sens. Il est orné
de deux figures de femmes en robes
simples et d'un chat. Les figures
sont sculptées sur un socle en pierre.

3. Chapeau en paille de riz blanche. — Calotte large et plate; passe



3. Chapeau en paille de riz blanche.

enlevée, à bavolet derrière. Fleurs de cerisier et cerises disposées en bandeau dessous; mêmes fleurs et fruits formant une demi-guirlande sur le som-

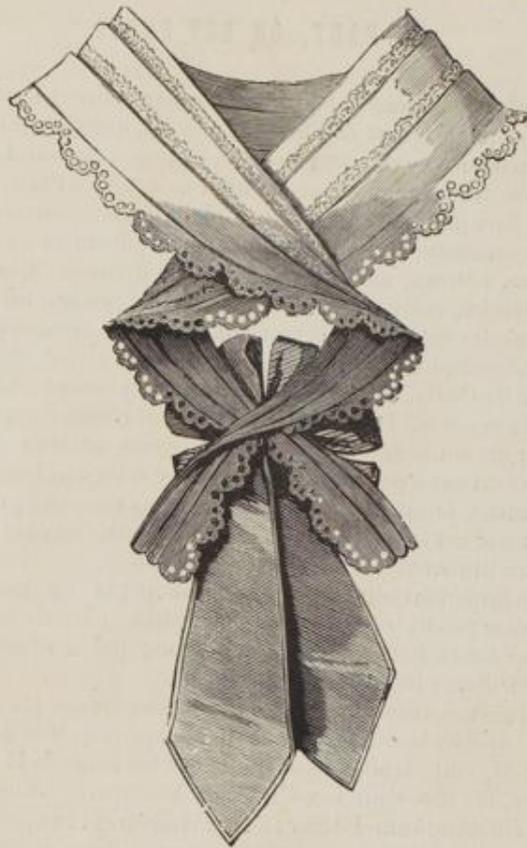


4. Camisole à col rabattu.

met. Nœud de faille noire derrière, fleurs et fruits pareils aux précédents.

4. Camisole en percale, garnie de plis creux, étroits dans le haut. —

Col rabattu, en broderie anglaise, avec parements de manches assortis.



5. Fichu berthe.

5. Fichu berthe en organdi, croisant sur la poitrine, entourant la taille et se fixant derrière sous un nœud de ceinture. Il est composé de larges



6. Camisole à col montant.

plis qui sont garnis, dans toute leur longueur, d'une fine broderie à jour.

6. Camisole en percale, avec col festonné soutenant un plissé montant.

ON PART, ON EST PARTI

Les salons parisiens ont dit leur dernier mot et fermé leurs portes jusqu'au retour de l'hiver. Ça et là, quelques diners d'adieux, quelques soirées *in extremis*, et tout a été fini. Le rideau est tombé sans rémission sur la saison mondaine à Paris.

Pour bien juger de la disparition de la Société parisienne, — indigène et exotique, — il suffit d'aller à l'Opéra ou au bois de Boulogne. L'Opéra, malgré l'attraction du début de Mlle Reszké dans *Hamlet*, avait, l'autre jour, la plupart de ses belles loges dégarnies des individualités mondaines qui les occupent d'ordinaire. La marquise de Galiffet, en robe grise garnie de rose, la baronne de Poilly, en robe blanche ornée de nœuds de velours cerise, la princesse Troubetzkoi, en blanc et coiffée dans le grand style du dix-huitième siècle avec une aigrette pourpre dans les cheveux, étaient à peu près seules restées fidèles à leurs loges. En revanche, la salle de l'Opéra se montrait conquise par la province et par ces spectateurs d'occasion auxquels on cède les loges que leurs titulaires hivernaux ont abandonnées.

Ces fuyards font leurs adieux en passant par les théâtres de genre où se jouent les dernières nouveautés; puis ils disparaissent, qui dans les châteaux ou réputés tels, qui en allant conquérir les meilleurs logis des villes d'eaux.

Quelques-uns vont à Londres, où la saison est des plus brillantes. La baronne Alphonse de Rothschild et sa fille, Mlle Bettina de Rothschild, sont parmi ces émigrants sur les bords de la Tamise. Les fêtes, là, succèdent aux fêtes sans désemparer. Bals et concerts à *Buckingham-Palace*, fêtes champêtres : chaque jour ramène une suite de plaisirs dont la saison à Paris n'offre qu'une faible image.

P. DE LUCENAY.

ÉLOGE DES DENTELLES

Elles ont joué, elles joueront encore un grand rôle dans la vie des femmes. Sur quelques-unes, — les raffinées, — elles exercent une séduction supérieure à celle des bijoux; leur *destructibilité*, leur fragilité même leur donne une sorte de charme particulier et attrayant.

La dentelle, première pensée que la femme associe à son nouveau-né, — l'en parer, l'en envelopper, c'est comme une caresse visible, — est œuvre de la main des femmes; elle n'est aimée que des femmes. C'est de tous les luxes le plus exclusivement féminin.

La femme la trouve en naissant et la porte encore sur ses cheveux blancs. Toujours simple, puisqu'elle ne connaît que les deux couleurs qui n'en sont pas, tantôt elle voilera un regard de vierge marchant à l'autel, tantôt elle fera mieux scintiller une prunelle noire, qu'elle dérobera à demi. Il y a une voluptueuse douceur à saisir à pleine main ce fragile et fin tissu, à s'en accommoder les plis sur la tête, à les rabattre sur le front, et de là, de ces profondeurs blanches ou noires, regarder la foule vulgaire.

La dentelle est toujours à sa place, reine le matin, reine le soir, aussi bien de mise sur le simple peignoir de batiste que sur la robe de velours. Et, raffinement dernier, un beau diamant ressemble à un autre beau diamant; mais il y a des dentelles uniques de dessin, de fil, de finesse, et qu'on ne saurait imiter, car c'est à la fois une richesse et un art. Entre deux femmes mises en demeure de choisir un bijou ou une dentelle, préférez celle qui prendra la dentelle. Mais, chose triste à dire, c'est un goût qui passe, on adopte de l'imitation. Une belle dentelle, coûtant le même prix qu'un objet qui frappe les yeux, ne plaît plus qu'à un

nombre restreint de femmes; beaucoup, si elles l'osaient, vendraient volontiers la leur. Quand on pense que, de sang-froid et par choix, des femmes qui pourraient porter toute leur vie de la dentelle au col, ont mis en vogue de se l'encadrer avec un vilain petit morceau de toile bien raide. Ah! chère dentelle, collerettes, manchettes, voilettes, châles, écharpes, mantilles, charmans et légers tissus, revenez à la mode!

Valenciennes, points, malines, que vos jours de gloire repaissent!

LA VALENCIENNES.

Une des plus belles, quoique des plus simples : le réseau est net, clair, serré; le dessin se distingue parfaitement; un peu jaunîe, elle est d'un admirable effet sur une blancheur mate; solide au toucher, mieux qu'aucune autre elle est adaptée à ce luxe caché et charmant du linge des femmes.

C'est la seule dentelle qu'il soit seyant aux jeunes filles de porter; c'est une dentelle à la fois honnête et luxueuse qui a comme un cachet de bon aloi; c'est, de toutes, celle qui encadre le mieux le visage.

LE POINT D'ALENÇON.

Le réseau est tout petit, presque invisible; le dessin se détache en un relief qui paraît presque massif sur le fond vaporeux; les admirables dentelures, grainées, perlées, étoilées, découpent leurs fines et fortes ramures sur le velours et la soie.

Il lui faut aussi cette belle tente safranée qui est comme l'arome des dentelles; superbe sur les tissus, il ne s'accorde point avec la batiste et la toile.

C'est la dentelle de gala, comme la valenciennes, de quelque prix qu'elle soit, est celle de la vie intime.

L'APPLICATION D'ANGLETERRE.

Charmante avec ses dessins hardis, ses roses qui s'épanouissent mates et légères, ses feuillages aigus qui semblent, tant le tissu est aérien, se soutenir eux-mêmes.

Il y a des volants d'application qui sont de purs chefs-d'œuvre; mais n'importe, c'est une dentelle plus vulgaire; elle n'a pas cette allure grandiose du point; on n'a pas le même scrupule de la froisser, d'y enfoncer l'aiguille.

Elle sied aux beautés blondes et diaphanes, car elle a tous les mirages du tulle qui encadre si bien certaines vaporeuses.

LA MALINES.

Aristocratique entre toutes, douce, molle, brillante; son fil satiné est comme une caresse sur la peau; elle se prête délicieusement aux chiffonnages les plus légers.

C'est la dentelle de luxe par excellence.

Aucune ne se marie si bien aux couleurs tendres avec lesquelles elle se fond, tandis que la valenciennes est trop dure, le point lourd, l'application trop clinquante. Elle prend et conserve mieux qu'aucune dentelle des plis mous et serrés, et pour les jabots est sans rivale.

Modeste dans sa valeur, elle a quelque chose de la perle qui se cache si souvent dans ses plis.

LA GUIPURE.

Belle, mais commune, se laisse imiter trop aisément ; originale quelquefois, d'un effet heureux sur le linge, car elle conserve longtemps son blanc différent, et quand elle est de prix, a quelque chose de sévère et de simple.

Et le point d'Irlande ! Et les dentelles de Bohême ! Tout cela est charmant, gracieux ; même ces pauvres petites dentelles cotonneuses que les femmes des montagnes font sauter de leurs pelottes durant les longues veillées d'hiver.

On n'est point femme si l'on n'aime pas la dentelle. Il faut la connaître, la manier, s'en parer ; elle se prête à toutes les coquetteries et à toutes les simplicités.

Laissez aux hommes la manchette cartonnée, gardez pour vous le petit volant de dentelle. Mettez-en à vos oreillers, on n'en dort que mieux, — et il se peut que la mode en revienne à ces *transparents* du XVII^e siècle, robes *tout en dentelle*, et qu'on portait sur un fond de couleur.

Il faut y penser, car cela n'est point bourgeois.

B. V.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Nous avons promis de revenir sur la pièce de MM. Charles Monselet et Paul Arène, intitulée : *L'Illote*. L'intrigue, à vrai dire, en est peu compliquée.

Le brave laboureur lacédémonien Chrémès commence à être inquiet des dispositions de son fils Léandre, qui a du sang lacédémonien dans les veines. Le gaillard, faute de connaître le vin, commence à boire l'eau avec une avidité de mauvais présage, et il ne cesse de s'égarer dans les sentiers fleuris avec la petite esclave Fleur-de-Sauge. Chrémès voudrait, selon les préceptes du grand Lycurgue, réfréner ces mauvais penchants par le spectacle du vice. Justement c'est le jour où on vient de griser les flotes pour faire l'éducation de la jeunesse, et en voici un qui se dirige du côté de la ferme, chantant et couronné de roses, poursuivi par les huées de la foule.

Mais l'Illote est un faux Illote. C'est Gnathon, le valet d'Alcibiade, qui a suivi son maître en exil.

J'ai dû quitter l'Attique et ses collines bleues,
Mon clos, mon petit bourg, de Phalère voisin,
Mes ruches, mon balcon encadré de raisin,
Et mon toit, d'où le soir, quand le phare s'allume,
Je regardais fumer Athènes dans la brume...
J'étais Athénien alors. En me levant,
De mon index mouillé j'interrogeais le vent.
Temps clair ! Et l'on parlait. Bientôt dans la boutique
D'un ami, plein d'audace et causant politique,
On massacrait, en des combats multipliés,
Thèbes, Sparte, Corinthe avec les alliés.
Puis, le soleil tombant derrière Salamine :
« Allons voir, disions-nous, si Phidias termine
Ses sculptures. » Chacun lui donnait son avis.
Chère Athène ! Heureux jours ! Plaisirs trop tôt ravés !

Gnathon n'a trouvé aucun charme à la vie spartiate : aussi est-il eu l'idée de changer de costume avec un Illote.

Alors, Sparte a pu voir un homme s'amuser.

Gnathon fait un large accueil aux amphores du bonhomme Chrémès et se met en devoir de catéchiser Léandre et Fleur-de-Sauge. A force de leur enseigner tout ce qu'il ne faut pas faire pour être bon Spartiate, il les met en fort bon chemin, et les voilà qui boivent, s'embrassent et dansent. Chrémès, survenant au mi-

lieu de ces ébats, commence à trouver un côté faible aux préceptes de Lycurgue. Gnathon se fait connaître pour échapper au bâton et s'écrie :

Proscrire le bon vin ! Mais si vous le vouliez,
Il fallait démolir et caves et celliers ;
Il fallait, brandissant la hache des batailles,
Pratiquer aux flancs noirs des outres mille entailles ;
Il fallait, sans pitié, sur les coteaux sacrés,
Faire couler le sang des grands crus massacrés ;
Il fallait en tous lieux, rugissant et farouches,
Disperser les raisins, déraciner les souches,
Et rayer Bacchus du nombre des Dieux vivants !
Puis interdire à l'air, puis interdire aux vents
D'apporter par-dessus les grandes mers lointaines
Le bruit que font là-bas les cabarets d'Athènes !
Car, ô grand Lycurgue, ô législateur têtù !
Dussest tes cheveux courts sur ton crâne pointu
S'en hérissier d'horreur, il faut que tu le saches :
Malgré tes durs soldats et leurs fortes moustaches,
Et leur front bas et lourd, où notre vert laurier,
Quoique volé d'hier, a l'air de s'ennuyer,
Malgré tes chefs, malgré leur facile victoire,
Tu n'empêcheras pas les braves gens de boire ;
Et tant que le raisin quelque part mûrira,
Que luira le soleil et que Gnathon boira,
La Grèce qui nous voit, la Grèce pourra dire :
Non, Sparte n'a su vaincre Athènes, ni le rire !

Chrémès se laisse attendrir à son tour, et, satisfait d'avoir amolli l'austérité des ses hôtes, Gnathon s'en va dans tout l'éclat de son burlesque cortège.

HOP-FROG.

LA CHROMIDROSE

Mesdames, prenez garde à vous ! Une nouvelle maladie vient de naître, dont la mère est, hélas ! la coquetterie. Elle a un affreux nom, cette maladie toute neuve : elle s'appelle la *chromidrose*.

La *chromidrose* a pour cause l'habitude de se teindre les paupières afin, comme disait Gil Pérès dans un vaudeville, de se faire des yeux au kilomètre. La *chromidrose* est décrite en ces termes peu récréatifs par un docteur :

« Les paupières intérieures se tuméfient, deviennent douloureuses, se vascularisent ; et l'on y voit apparaître une tache noire ou bleuâtre, d'étendue variable, et d'abord peu foncée, qui ne tarde pas à envahir leur surface tout entière. Il arrive parfois que la coloration anormale y reste limitée ; mais, chez la plupart des malades, elle atteint les joues, le front, surtout à la naissance des cheveux, le pourtour des narines et de la bouche, la face entière à l'exception des oreilles, parfois même le cou, la poitrine et le ventre. En général, la peau est plus sensible et même très douloureuse. La gamme des tons qui la teintent est très étendue, entre le bleu le plus clair et le noir le plus foncé. Beaucoup plus rarement on a noté une teinte jaunâtre ou ocreuse rappelant celle de la rouille. La matière colorante adhère intimement à la peau ; toutefois, par des frictions, on en détache quelques parcelles, et les lignes qui se trouvent en contact avec elle s'en imprègnent. Les lavages à l'eau n'en débarrassent pas la peau, même à l'aide d'un frottement énergique ; la glycérine, un peu plus efficace, laisse encore à la paupière une nuance bleuâtre, due à de nombreux points noirs qui rappellent un menton fraîchement rasé. Cette matière proviendrait, d'après certains médecins, des glandes sébacées ; d'après d'autres, des glandes sudoripares. »

Mesdames, mesdames, déliez-vous ! La *chromidrose* va se propageant. C'est le phylloxéra de la coquetterie.

Pierre VÉRON.



L.G. N° 530. - TOILETTES
Modèles de Mile Adèle



ES - DESCRIPTION, PAGE 323.
nig (rue Monsigny, 19)

MAMZELLE NINI

(NOUVELLE.)

I

DEUX AMIS. — LA RECHERCHE DE L'IDÉAL.

Après une traversée des plus heureuses, le vaisseau marchand l'*Atlantique* arriva enfin en vue du port de Rio de Janeiro. Son capitaine, M. Morel, y amenait une cargaison de diverses marchandises appartenant à un riche armateur français, auquel il devait ramener, en échange, un chargement de tabac, de sucre et de café.

Sur le pont du vaisseau, deux jeunes gens causaient en fumant des cigarettes et en se félicitant à qui mieux mieux d'être arrivés au terme d'un voyage pendant lequel ils s'étaient fort ennuyés.

L'un de ces jeunes gens, Gustave Morel, était le neveu du capitaine. Il était resté orphelin de très bonne heure, et son oncle, n'ayant pas d'enfant, lui avait tenu lieu de père. Gustave avait vingt-six ans, il avait fait de bonnes études, était bachelier, et sous prétexte qu'un bachelier n'a que l'embarras du choix quand il s'agit d'adopter une profession, il n'avait encore pu se résoudre à embrasser aucune carrière. Gai, spirituel, bon camarade, il avait beaucoup d'amis, et, malgré les remontrances de son oncle, il s'arrangeait trop bien de l'existence qu'il menait pour être pressé d'en changer.

D'ailleurs, comme il le disait avec raison, il n'avait aucun motif de tant se hâter. Son oncle était fort riche, il n'avait pas d'autre héritier que Gustave, et, à tout prendre, il n'était pas absolument indispensable que celui-ci devint négociant, ou marin, ou quart d'agent de change. Dans quelques années il se marierait, et saurait se contenter de la fortune qu'il devrait à la libéralité de son oncle.

A ceci M. Morel, qui n'aimait point à contrarier son neveu, répondait que ce projet d'avenir ne lui semblait nullement déraisonnable. Mais, selon lui, il était temps alors que Gustave songeât à choisir une femme, qu'il renoncât enfin à passer ses journées sur les boulevards et ses soirées au café, en compagnie d'étourdis et de mauvais sujets, presque tous plus jeunes que lui.

Gustave ne témoignait pas beaucoup plus d'empressement pour se marier que pour choisir une profession. Celle qu'il épouserait devait, disait-il, ressembler au type que son imagination avait créé, et il n'avait jusqu'alors rencontré aucune femme qui ressemblât parfaitement à son idéal.

Vainement son oncle avait essayé de le faire renoncer à cette étrange fantaisie. Gustave n'avait pas cédé, et M. Morel, en désespoir de cause, avait imaginé de l'emmener à Rio de Janeiro, espérant rompre ainsi les habitudes de désœuvrement que le jeune homme avait contractées.

Celui-ci, séduit par l'idée de « voir du nouveau », avait consenti, sans trop se faire prier, au voyage projeté, et il avait décidé à l'accompagner son meilleur ami, Laurent, peintre, ayant sinon un grand talent, du moins une grande confiance dans l'avenir brillant que son talent ne pouvait manquer de lui assurer.

Laurent était à peu près du même âge que Gustave. D'abord camarades de collège, ils avaient été étudiants ensemble, puis compagnons de plaisir et de paresse. Ils ne s'étaient, pour ainsi dire, jamais perdus de vue, et ils avaient l'un pour l'autre autant d'amitié que s'ils eussent été frères.

Maintenant que nous savons à peu près à quoi nous en tenir sur le compte des deux interlocuteurs, nous pouvons écouter leur conversation, et cela sans aucun scrupule, car, au ton dont ils parlent, il est aisé de reconnaître que leur entretien n'a rien de mystérieux.

— A-t-on jamais vu une traversée plus monotone ? s'écria Gustave. Pas le moindre incident, pas même une pauvre petite tempête pour nous distraire !

— Je te conseille de te plaindre à ton oncle, répondit Laurent en riant. Crois-tu qu'il regrette autant que toi d'avoir amené sa cargaison à bon port ?

— Mon oncle ! mon oncle juge à son point de vue et moi au mien, dit Gustave. Si j'ai quitté Paris, c'était pour me distraire, pour changer la vue des boulevards contre une autre moins monotone ! Or, je ne sais depuis combien de jours, qui m'ont semblé aussi longs que des années, je ne vois que le ciel et l'eau ; je n'éprouve pas la moindre émotion, et sans toi je crois que je serais tombé malade d'ennui !

— Enfin ! nous voici arrivés, reprit Laurent. Dans quelques heures, nous serons à terre et nous aurons bientôt oublié notre ennuyeuse traversée. Qui sait si tu ne rencontreras pas à Rio cet idéal introuvable, cette fiancée de tes rêves, que tu as vainement cherchée dans tout Paris ?

Gustave partit d'un grand éclat de rire.

— Mon idéal parmi les créoles ! s'écria-t-il. Ces poupées indolentes et frivoles, qui ne songent qu'à se parer ; véritables enfants gâtés et capricieux, qui ne peuvent être pour leur mari ni une amie, ni une compagne ! Non, certes, ce n'est pas ici que je rencontrerai mon idéal, ni même que je songerai à le chercher !

— Aussi quelle invention d'aller se créer ainsi un idéal, tellement idéal qu'il n'a jamais existé et qu'il n'existera jamais ! Autant vaudrait déclarer tout de suite que tu veux rester garçon !

— Pas du tout. Je n'ai pas encore rencontré une jeune fille ressemblant au portrait que je me suis fait de ma future, mais il ne s'en suit pas pour cela qu'elle n'existe pas. Seulement, il est certain qu'elle n'existe pas à Rio de Janeiro ni aux environs.

— Ah ça, tu m'as parlé bien des fois de ton « idéal », mais tu ne m'as jamais tracé son portrait. Je serais curieux de le connaître, et en même temps cela pourrait t'être utile, car si je rencontrais par hasard ta mystérieuse fiancée, crois bien que je m'empresserais de t'en donner avis.

— Mauvais plaisant ! L'idéal que je me suis formé n'a rien de mystérieux, et pour te le prouver je vais te faire son portrait. Si tu rencontres ma fiancée, je compte sur ton obligeance habituelle pour m'en avertir, comme tu viens de me le proposer.

Gustave jeta le reste de sa cigarette, en choisit une nouvelle, l'alluma et reprit, du ton d'un conteur qui commence un récit :

— D'abord, ainsi que je te l'ai dit, je tiens à ce que ma femme soit pour moi une société, une amie, avec laquelle je puisse causer et qui soit en état de me comprendre. Pour cela je ne voudrais pas épouser une enfant de seize ans, mais une jeune fille ayant déjà vingt et un à vingt-deux ans. J'en ai vingt-six, il me semble qu'une différence de quatre ans est bien suffisante, n'est-ce pas ?

— Va toujours, je t'écoute, fit Laurent avec un flegme imperturbable.

— Je veux qu'elle soit brune, avec de grands yeux noirs. Les brunes ont presque toujours un caractère plus sérieux que les blondes, elles sont moins capricieuses, elles ont plus d'énergie, et souvent plus de cœur. Il y a beaucoup de blondes très-égoïstes, elles sont peu capables de dévouement, et quand, par hasard, elles se mêlent d'être sérieuses, elles deviennent presque toujours méchantes et cupides.

— Joli portrait ! remarqua Laurent. Cette opinion pourrait être discutée ; mais passons. Nous disons donc que ta fiancée doit être brune.

— Oui, brune, grande, avec des traits réguliers, un visage un peu pâle, une exquise distinction, empreinte d'une sorte de majesté, tempérée par beaucoup de douceur et de bienveillance....

— Oh ! oh ! je commence à croire qu'en effet ton rêve est complètement un idéal ! Que me diras-tu maintenant de son caractère ?

— Son caractère est calme et gracieux et parlant de sa fiancée idéale...
— Elle est d'une nature rêveuse, très...
— Elle aime de donner cette dis...
— Pour ceux qui ne savent...
— Elle a une âme et indifférente ; moi...
— Elle aime renferme son cœur, n...
— Elle aime de vêtements dont elle...
— Elle aime de mouvement dont cette âme d...
— Elle aime de comme un très...
— Elle aime de la comprendre...
— Elle aime de fumer et...
— Elle aime de qui ressemblait pr...
— Elle aime de ton idéal ? dit-il en...
— Elle aime de que je ne le supposais...
— Elle aime de dans l'intérêt de ta gué...
— Elle aime de que cet idéal impossible...
— Elle aime de que rappelle assez le portrait qu...
— Elle aime de que et dont le caractère to...
— Elle aime de que de tes rêves...
— Elle aime de que dit Gustave un peu...
— Elle aime de que te remercie, et...
— Elle aime de que ton idéal, de ne pas te ha...
— Elle aime de que son cœur et son caract...
— Elle aime de que au programme...
— Elle aime de que toi de l'ép...
— Elle aime de que confiance que je viens de te...
— Elle aime de que bon ! ne vas-tu pas me c...
— Elle aime de que mademoiselle je ne suis...
— Elle aime de que ordinaire pour nous préparer à q...
— Elle aime de que dans le port et j'aperçois déjà...
— Elle aime de que possible faire à la foule des ois...
— Elle aime de que tout, peu de temps après, les de...
— Elle aime de que se précipitent aux curieux qui e...
— Elle aime de que les européens, formaient un...
— Elle aime de que nationale était composée de ger...
— Elle aime de que de toutes couleurs, allant...
— Elle aime de que tout avec animation sans se laisse...
— Elle aime de que à respirer bronchala résultant...
— Elle aime de que à l'entre-croisaient comme p...
— Elle aime de que une idée de la tour de Babel...
— Elle aime de que Laurent s'amaisaient fo...
— Elle aime de que d'autant mieux qu'ils s...
— Elle aime de que traversée. Ici des nègres mozar...
— Elle aime de que transportent les baga...
— Elle aime de que de la Senégambie dan...
— Elle aime de que français, espagnols s'aborda...
— Elle aime de que pour parler au sujet de la car...
— Elle aime de que couronné. Quelques dames cri...
— Elle aime de que les palmiers portés par des...
— Elle aime de que qui se cachaient aux regards...
— Elle aime de que pour la plupart, afin d'exa...
— Elle aime de que s'élevait et les rayons...
— Elle aime de que insupportables...
— Elle aime de que à coup un palmier, que deux...
— Elle aime de que toute particulière, s'arrêta a...
— Elle aime de que s'élevèrent et une jeune...
— Elle aime de que avec une vivacité gracie...
— Elle aime de que habituelle aux créoles...
— Elle aime de que un mouvement se fit parmi le...
— Elle aime de que sorte de murmure joyeux...
— Elle aime de que...
— Elle aime de que Mamzelle Nini !
— Elle aime de que dit lui fit tout bas Laurent, il par...
— Elle aime de que révéler. C'est sans doute la t...

— Son caractère est calme et grave, continua Gustave, s'oublant et parlant de sa fiancée idéale comme si elle eût réellement existé. D'une nature rêveuse, très impressionnable, elle a cependant l'énergie de dominer cette disposition, peut-être un peu romanesque. Pour ceux qui ne savent pas la comprendre, elle peut sembler froide et indifférente; moi seul je devine les trésors d'affection que renferme son cœur, moi seul je puis apprécier la délicatesse de sentiments dont elle est douée, le besoin d'expansion et de dévouement dont cette âme d'élite est possédée, mais qu'une fière réserve dérobe comme un trésor aux regards des profanes indignes de la comprendre.

Laurent avait cessé de fumer et il contemplait son ami avec une stupéfaction qui ressemblait presque à de l'inquiétude.

— C'est là ton idéal? dit-il enfin. Eh bien, mon cher, tu es plus malade que je ne le supposais! La seule chose que je puisse te souhaiter, dans l'intérêt de ta guérison, c'est que tu rencontres bientôt, non pas cet idéal impossible, mais une femme dont l'extérieur rappelle assez le portrait que tu viens de tracer pour te faire illusion, et dont le caractère te fasse prendre en aversion la fiancée de tes rêves.

— Merci bien, dit Gustave un peu sèchement.

— J'accepte ton remerciement, et je te conjure, en ami, si tu rencontres ton idéal, de ne pas te hâter de l'épouser avant d'être bien sûr que son cœur et son caractère sont parfaitement conformes au programme.

— C'est peu généreux à toi de t'égayer à mes dépens en abusant de la confiance que je viens de te témoigner.

— Allons, bon! ne vas-tu pas me chercher querelle, à présent, à propos de mademoiselle je ne sais qui? Descendons plutôt dans notre cabine pour nous préparer à quitter le vaisseau, car nous entrons dans le port et j'aperçois déjà une multitude bigarrée, qui ne ressemble guère à la foule des oisifs du boulevard des Italiens.

En effet, peu de temps après, les deux amis, oubliant leur discussion, se mêlaient aux curieux qui encombraient le port, et qui, pour des yeux européens, formaient un tableau des plus singuliers. Cette multitude était composée de gens de toutes races, de toutes nations, de toutes couleurs, allant et venant d'un air affairé, parlant avec animation sans se laisser troubler en aucune façon par le singulier brouhaha résultant des différents langages dont les mots s'entre-croisaient comme pour donner aux nouveaux venus une idée de la tour de Babel.

Gustave et Laurent s'amusaient fort de cette animation, dont ils jouissaient d'autant mieux qu'ils s'étaient plus ennuyés pendant la traversée. Ici des nègres mozambiques, doués d'une force herculéenne, transportaient les bagages des passagers; là des noirs de Java ou de la Sénégambie dansaient la *chica*. Les colons anglais, français, espagnols s'abordaient, entamant d'un air indifférent des pourparlers au sujet de la cargaison du vaisseau nouvellement arrivé. Quelques dames créoles, nonchalamment étendues dans leurs palanquins portés par des nègres, entr'ouvraient les rideaux qui les cachaient aux regards et avançaient leurs jolies têtes, brunes pour la plupart, afin d'examiner les étrangers.

La journée s'avancait et les rayons du soleil commençaient à devenir moins insupportables.

Tout à coup un palanquin, que deux noirs portaient avec une sollicitude toute particulière, s'arrêta auprès des jeunes gens.

Les rideaux s'ouvrirent et une jeune fille, presque une enfant, en descendit avec une vivacité gracieuse, toute différente de la nonchalance habituelle aux créoles.

Aussitôt un mouvement se fit parmi les nègres groupés çà et là, et, dans une sorte de murmure joyeux, on entendit ces mots cent fois répétés :

— C'est Mamzelle Nini!

— Oh! oh! fit tout bas Laurent, il paraît que « mamzelle Nini » est ici une célébrité. C'est sans doute la fille de quelque riche planteur?

— Elle est assez gentille, répondit négligemment Gustave, mais c'est une enfant; à peine a-t-elle quinze ans.

« Mamzelle Nini » n'était en effet qu'une gracieuse enfant, et rien dans son extérieur ni dans sa manière d'être n'expliquait l'espèce de domination qu'elle semblait exercer.

Qu'on se figure une fillette de quinze à seize ans, blonde, blanche et rose. Petite et frêle, elle semblait une mignonne fée venue au milieu des pauvres noirs pour leur faire paraître leur servitude moins dure, et le doux sourire avec lequel elle accueillait leurs paroles de bénédictions semblait les remplir de joie.

Rejetant en arrière les boucles blondes qui retombaient sur son front, elle regarda autour d'elle et laissa échapper d'abord un geste de désappointement tout en s'avancant sur le port. Puis elle se retourna, et aperçut les deux jeunes qu'elle suivait des yeux avec une certaine surprise, motivée par le contraste évident existant entre elle et les créoles qu'ils avaient aperçus jusqu'alors.

Après un instant d'hésitation, elle se décida à revenir sur ses pas, se dirigeant rapidement vers Laurent, à qui elle s'adressa, en bon français et sans témoigner le moindre embarras :

— Pardon, monsieur, lui dit-elle, n'étiez-vous pas un des passagers du vaisseau qui vient d'arriver : l'*Atlantique*, capitaine Morel?

— Oui, mademoiselle, répondit le peintre, se demandant le but de cette question.

— Ah! et pouvez-vous me dire où est en ce moment le capitaine Morel? J'ai à lui parler pour une affaire urgente.

La gravité avec laquelle la fillette s'exprimait allait si peu à sa physionomie enfantine que Laurent ne put s'empêcher de sourire.

— Le capitaine Morel est en ce moment fort occupé, dit-il; mais voici son neveu, M. Gustave Morel. Si l'affaire « urgente » que vous avez avec le capitaine n'est pas par trop grave, peut-être consentirez-vous à en parler à Gustave?

Mamzelle Nini ne parut pas remarquer l'accent un peu railleur dont ces paroles avaient été prononcées. Elle se retourna vers Gustave qui saluait, et dit, après avoir un instant considéré le jeune homme avec attention :

— Etes-vous associé d'intérêts avec monsieur votre oncle pour les affaires de commerce qui l'amènent ici, monsieur?

— Nullement, mademoiselle, répondit Gustave; mais si, comme je le pense, il s'agit d'avoir une autorisation pour voir une des premières les objets de parure que nous apportons, je me fais fort de vous l'obtenir de mon oncle.

— Vous vous trompez, monsieur, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, reprit la jeune fille un peu dédaigneusement. Mais puisque vous n'êtes pas l'associé de monsieur votre oncle, c'est à lui seul que je puis parler de l'affaire qui m'amène.

— Alors, mademoiselle, vous pouvez le faire sans plus tarder, dit Gustave imitant la gravité de son interlocutrice. Voici justement le capitaine Morel qui vient par ici.

Mamzelle Nini, sans se départir de son calme, salua les deux jeunes gens, leur faisant signe de la main qu'elle n'avait pas besoin d'être accompagnée, et elle alla droit à M. Morel.

Après qu'elle lui eut dit quelques mots, celui-ci lui offrit poliment le bras, puis tous deux s'éloignèrent dans la direction du vaisseau, suivis par la vieille négresse qui portait le parasol de « mamzelle Nini ».

— Quelle étrange petite fille! dit Gustave en riant.

— Oui, répondit son ami, étrange en effet, et ne ressemblant en rien au portrait que l'on fait des créoles. Votre jeune maîtresse est-elle née dans ce pays? demanda-t-il à l'un des deux nègres porteurs du palanquin.

— Si, moussi, bonne petite maîtresse à nous li est née sur l'habitation.

— Ah! et tu aimes bonne petite maîtresse? dit Laurent adoptant le langage du noir.

— Tous pauvres noirs aimer mamzelle Nini, répondit le nègre avec une sorte de solennité.

— Bon ! fit Gustave, mais qu'est-ce que c'est donc que mamzelle Nini ?

Le nègre le regarda avec une surprise mêlée d'indignation.

— C'est mamzelle Nini, dit-il au bout d'un instant. Moussi voulait rire, lui bien connaître mamzelle Nini.

— Ces gens sont stupides ! fit le neveu du capitaine en s'éloignant avec son ami.

Le soir venu, M. Morel, libre enfin des occupations qui avaient absorbé jusque-là tous ses instants, vint rejoindre les deux jeunes gens à l'endroit où tous trois logeaient.

— Mes enfants, leur dit-il gaiement, nous allons profiter de la fraîcheur de la nuit et nous mettre en route après notre repas. Je vous emmène chez un planteur, avec qui je pourrai peut-être m'entendre pour une grande partie de la cargaison que je dois rapporter en France.

— Mais, fit observer Laurent, ce planteur ne nous trouvera-t-il pas fort indiscrets si nous allons ainsi lui demander l'hospitalité sans avoir été invités par lui ?

— Du tout, du tout ! Oh ! vous ne connaissez pas encore les mœurs du pays ! Ici l'hospitalité se pratique largement, et l'on n'est point astreint aux minutieuses cérémonies indispensables en Europe. D'ailleurs, j'ai prévenu le planteur chez lequel nous nous rendons que vous m'accompagnerez.

Les deux jeunes gens ne crurent pas devoir faire d'autre observation, et M. Morel ayant demandé des chevaux, les voyageurs se mirent en route.

Pour des Parisiens, cette excursion nocturne, par un temps magnifique, au milieu d'une nature grandiose, d'une végétation luxuriante, était une véritable partie de plaisir.

L'habitation de M. Servan, — c'était le nom du planteur chez qui M. Morel conduisait ses deux compagnons, — n'était pas située à une très grande distance de Rio, et les voyageurs y arrivèrent avant le lever du soleil. Le silence le plus profond régnait aux alentours, mais dans la galerie précédant la grande case, c'est-à-dire le bâtiment d'habitation, les trois Français trouvèrent une vieille négresse qui les attendait et qui les conduisit dans leurs chambres, où des rafraîchissements avaient été préparés. La chambre de Gustave et celle de Laurent étaient voisines : aussi les deux amis eurent-ils le loisir de se communiquer leurs impressions tout en faisant honneur au sirop de tafia, au madère, aux pâtisseries sèches qu'on leur avait servis.

— Quel silence ! dit Gustave. Si je n'étais pas si fatigué, j'aurais aimé à visiter un peu le village, car sans doute ces petites cabanes, qui forment deux lignes parallèles derrière la maison, font partie du village. Tiens ! à propos, mon oncle a oublié de nous en dire le nom.

— Es-tu fou avec ton village ? Tu te crois encore en Europe, fit Laurent en riant. Ces petites cabanes sont sans doute les cases des noirs employés sur l'habitation.

— Nous verrons cela quand il fera jour. Je serais curieux de connaître M. Servan. Peut-être pourra-t-il nous donner quelques renseignements au sujet de « mamzelle Nini. »

— J'ai dit seulement hier à M. Morel qu'elle s'était adressée à nous pour savoir où elle pouvait le trouver ; mais il ne m'a pas répondu.

— Moi, j'ai fait mieux ; je lui ai demandé carrément qui était cette petite fille qui prétendait avoir à lui parler d'affaires urgentes, et il m'a répondu en riant : « Tu es bien curieux ! Qu'est-ce que cela te fait ? Mamzelle Nini ne ressemble nullement à ton idéal. »

— Mystère ! dit Laurent d'un ton tragi-comique.

— Mystère qui m'importe fort peu, en effet, reprit Gustave, et il a fallu vraiment tout l'ennui supporté pendant la traversée pour que cette fillette insignifiante attirât un seul instant notre

attention. Tu as l'air de tomber de sommeil, mon cher ami, bonsoir.

Quelques secondes plus tard, nos Parisiens, sous les rideaux de gaze, hermétiquement clos, qui les mettaient à l'abri des piqûres des moustiques, dormaient d'un profond sommeil, après avoir énergiquement refusé les services des noirs à qui le maître de la maison avait donné l'ordre d'avoir soin d'eux.

Laurent ne dormit pas longtemps. D'une nature plus enthousiaste et plus impressionnable que son ami, l'artiste était trop préoccupé de la nouveauté de sa situation pour accorder au repos plus de temps qu'il n'était rigoureusement nécessaire. Levé presque aussitôt que le soleil, il sortit de la case, dont les portes restaient ouvertes toute la nuit, et commença ce qu'il nommait plaisamment son voyage de découvertes.

A quelque distance de la grande case, on voyait s'élever les bâtiments d'exploitation, dont Laurent ne comprenait pas encore l'usage et qui servaient à la sucrerie, à la raffinerie. Plus loin était la cafetière, plus loin encore on apercevait des champs de cannes à sucre, remplis de nègres déjà depuis longtemps au travail malgré l'heure matinale.

Laurent s'engagea dans l'espèce de rue que Gustave avait prise pour un village, et qui, formée par les cases des noirs, était ombragée d'arbres à épais feuillage qui les protégeaient contre l'ardeur d'un soleil brûlant.

Les cases étaient presque toutes vides ; c'était le moment du travail. Le silence était troublé seulement par les bruits étranges et variés que produisaient les feuilles des différents arbres agités par le vent. Les cocotiers, les palmiers entre-choquaient leurs feuilles dures et luisantes en faisant entendre un bruit analogue à celui du cliquetis des armes ; le vent passant entre les feuilles des bananiers rappelait le gémissement lointain de la mer ; les bambous se courbaient en poussant des plaintes douloureuses, et Laurent, troublé par cette harmonie qui frappait ses oreilles pour la première fois, se croyait transporté dans un monde fantastique. Il restait en extase devant les fleurs aux couleurs éclatantes du frangipanier et de la pomme-liane, qui pâlissaient cependant à l'aspect du colibri au plumage étincelant, véritable pierre précieuse animée, dont l'œil ébloui suit le rayonnement avec admiration.

Le ramage étourdissant d'une quantité d'oiseaux attira le promeneur vers une sorte de jardin boisé, dans lequel les rayons du soleil ne pénétraient que difficilement, interceptés qu'ils étaient par le feuillage des arbres géants s'élevant fièrement au-dessus des autres comme pour les protéger.

Tout en se dirigeant du côté où il supposait que devait être la volière renfermant les artistes emplumés, Laurent reconnut avec joie quelques arbres d'Europe, amenés sans doute à grands frais sous ce climat si différent du leur, et témoignant, par leur triste aspect, des souffrances qu'ils enduraient loin de la terre natale. Leur vue causa au jeune homme une douce émotion, comme s'il eût retrouvé d'anciens amis ; mais il n'eut pas le temps de s'abandonner à cette impression, car une fraîche voix de jeune fille se fit entendre tout près de lui, dominant le ramage des oiseaux et chantant ce refrain si connu :

Vers les rives de France
Voguons en chantant,
Oui, voguons doucement ;
Pour nous les vents sont si doux !
Pays notre espérance,
Rivage béni,
Oui, vers ton port chéri
Un dieu d'amour nous conduit.

Laurent avança curieusement la tête, évitant de faire du bruit pour ne pas troubler la chanteuse, et il vit, assise nonchalamment au pied d'un des arbres qu'il avait été si heureux de retrouver, « mamzelle Nini ! » Oui, vraiment, mamzelle Nini elle-même, non

parties et grave comm...
est vogue exprimer tout...
repose sur ses épaules le...
la partie du soleil; ayant la...
est admirable ouverte, et s'am...
pour en-dessus de sa tête et...
dans un long collier form...
habille elle poussa un...
à l'aveu, craint de disparaître...
réflectir à ce que son appari...
mentelle, Laurent s'avança...
l'écœur des Américains de pu...
s'arrêter :
— Permettez-moi d'aller voir...
— Mamzelle Nini ! tressaillit...
le premier mouvement de surpris...
— Héris, monsieur, dit-elle...
Laurent était lesse s'arrêter ;
pauvre braché de l'arbre et r...
son dieu.
La commission étant ainsi fa...
ne peut pas devoir négliger une...
l'usage de l'énergie qui le précède...
— J'ai bien de m'attendre à...
commence-t-il. Si M. Morel, en m...
de M. Servan, n'eût dit que...
cette cérémonie montrée plus...
rien.
— Pourquoi donc cela, monsieur...
s'explique avec une expression d'é...
dit à la fois que Laurent, presqu...
éprouvé.
— Est-ce, dit-il enfin, com...
au lieu, vous auriez, je pense...
après de M. Servan, que je...
connaissez sans nul doute M. Ser...
dans la maison ? A moins que vous...
n'avez ?
La nuit au prochain numéro.)
Description des planches
P. N. 20
Dessin : Marion. — Chapeau de...
à la dentelle et fixé légèrement p...
en l'absence même de la calotte, gro...
de la coupe de la robe soit dessous et de...
à la fois.
D6. N. 21
Dessin : DE COUVRES. — 1. Costu...
de la Belgique, avec un large plis...
sur le longeur du milieu. Le bas, dev...
et descendait en large marche. —
à la fois deux terminés en pointe ; ce...
de la robe plissé, est fixé derrière sur...
à la fois avec et bordé de marocain orné...
de la robe devant ; lorsque carré de...
de la robe plissé. — Manière à double ouvert...
à la fois. — Chapeau de paille de si...
à la fois de paille de dessous et dessus ; de...
à la fois dans le bas.
à la fois en jupon fantaisie gris tourtere...
à la fois de deux volants plissés en fa...
à la fois de la robe dans le haut et de...
à la fois de la robe. — Tunique de ferm...
à la fois en taille et fantaisie. Cette

point sérieuse et grave comme la veille, mais laissant son charmant visage exprimer toute la joyeuse insouciance de son âge; ayant rejeté sur ses épaules le grand chapeau de paille destiné à la garantir du soleil; ayant laissé rouler à trois pas devant elle son ombrelle ouverte, et s'amusant, comme une vraie enfant, à jeter au-dessus de sa tête et à recevoir dans ses deux petites mains un long collier formé de perles d'ambre.

Soudain elle poussa un cri de dépit. Le collier, lancé avec trop de force, venait de disparaître entre les branches de l'arbre. Sans réfléchir à ce que son apparition subite pouvait avoir de peu convenable, Laurent s'avança, et ôtant la casquette blanche dont, à l'instar des Américains de passage à Paris, il avait eu soin de se munir :

— Permettez-moi d'aller vous le chercher, mademoiselle, dit-il.

« Mamselle Nini » tressaillit; puis se remettant aussitôt de ce premier mouvement de surprise :

— Merci, monsieur, dit-elle, je le veux bien.

Laurent était leste et adroit; il eut bientôt escaladé les premières branches de l'arbre et repris le collier, qu'il rendit à la jeune fille.

La connaissance étant ainsi faite et la glace rompue, le peintre ne crut pas devoir négliger une si belle occasion d'apprendre enfin le mot de l'énigme qui le préoccupait depuis la veille.

— J'étais loin de m'attendre à vous retrouver ici, mademoiselle, commença-t-il. Si M. Morel, en m'engageant hier à l'accompagner chez M. Servan, m'eût dit que je vous y rencontrerais, je me serais certainement montré plus empressé de faire cette excursion.

— Pourquoi donc cela, monsieur? demanda la jeune fille en le regardant avec une expression d'étonnement si gracieuse et si candide à la fois que Laurent, presque déconcerté, ne sut d'abord que répondre.

— C'est que, dit-il enfin, comme nous avons échangé quelques mots hier, vous auriez, je pense, consenti à être mon introductrice auprès de M. Servan, que je ne connais pas du tout. Vous connaissez sans nul doute M. Servan? Peut-être même habitez-vous sa maison? A moins que vous ne soyez seulement une de ses voisines?

Marie GUERRIER DE HAUPP.

(La suite au prochain numéro).

Description des planches dans le texte.

P. N° 266.

CHAPEAU Marion. — Chapeau de paille noire, à large passe baissée devant et derrière et fond légèrement pointu. Grosse ruche chircorée en gaze blanche autour de la calotte, groupe de coquelicots sur le sommet, avec coques de ruban noir dessus et dessous, les dernières tombant très bas sur le cou.

DG. N° 530.

TOILETTES DE COURSES. — 1. Costume en mohair crème. — Jupon à traîne et pli Bulgare, avec un large plissé en barège marron disposé sur toute la longueur du milieu. Le bas, devant, est entouré de plissés montants et descendants en barège marron. — Tunique formant un tablier court et de longs côtés terminés en pointe; celle-ci, complètement entourée de deux volants plissés, est fixée derrière sur le double pli. Une poche formée par un pli creux et bordée de marron orne chaque côté. — Corsage à large pointe arrondie devant; basque carrée derrière, bordée de marron; boutons assortis. Manche à double cornet, garnie de même. — Lingerie en batiste plissée. — Chapeau de paille de riz blanche, orné d'une guirlande de fleurs de pommier dessous et dessus; nœud de ruban noir au sommet et catogan dans le bas.

2. Costume en jolie fantaisie gris tourterelle et faille prune. — Jupon à traîne, entouré de deux volants plissés en faille, puis d'un large bouillonné gris qui forme un volant dans le haut et dans le bas avec un plissé prune s'échappant de la tête. — Tunique de forme princesse devant, avec dos et basque carrée en faille et fantaisie. Cette tunique garnie de deux volants

plissés en soie prune, vient se draper et se fixer derrière sous un large nœud de faille assortie. Poches coulissées sur les côtés et ornées de nœuds. Col montant et cravate en faille prune. — Lingerie en broderie anglaise. — Chapeau paillason noir, orné dessous et dessus de nœuds en ruban prune, d'épis verts et de fleurs des champs.

3. Vêtement en sicilienne noire, affectant la forme mantelet devant, avec dos cintré et manches larges et ouvertes. — Broderie en paille sur tous les bords et franges en cordonnet noir. Boucles plates et longues, en ruban de faille, dans le haut du dos. Fourragère en cordelière, partant du bas de la taille derrière pour se fixer devant sous un joli motif en passementerie brodé de paille et orné de glands. Dans le bas des deux pans du vêtement, poches brodées comme le reste et garnies de glands. Chapeau rond en paille noire très fine, relevé d'un seul côté et garni de faille noire, avec plume d'autruche tournant autour de la calotte pour retomber sur les cheveux.

4. Costume en linon écarlate et broderie anglaise. — Jupon à courte traîne, entouré de deux volants plissés, surmontés d'un volant de broderie anglaise, posé presque à plat avec deux autres volants plissés au-dessus. Écharpe-tablier en linon, garnie d'une broderie anglaise encadrée par deux plissés les bouts de l'écharpe sont entre-croisés derrière en formant un gracieux pouff retombant. — Corsage à petites basques entourées d'un simple plissé; plissé et broderie anglaise dans le haut et le bas des manches. — Chapeau Bergère (ou Paysanne) en paille d'Italie, entouré d'une écharpe en gaze écarlate nouée dans le bas derrière, avec un groupe de roses boutons et feuillage dans le haut.

5. Costume en batiste écarlate et tissu à jours brodé. — Jupon uni et à traîne, avec une largeur plissée en éventail ajoutée au milieu derrière et moins longue. — Tablier en tissu à jours et rayures mates brodées, fendu dans le bas au milieu où il forme un écart; guipure écarlate, brodée de blanc, sur tous les bords, et large nœud de ruban couleur sang de bœuf. — Corsage en batiste, à basque plate devant, ornée de guipure. Le milieu du dos est orné d'un plastron de plis cousus, formant l'éventail sur la basque, avec encadrement de guipures; celles-ci se prolongent devant de façon à orner l'ouverture en châle. Manches en tissu à jours, terminées par un volant de guipure avec nœud de ruban. — Colletette en dentelle semblable posée à l'intérieur du corsage. — Chapeau de crin blanc, entouré d'une gaze cerise formant un gros nœud sur le sommet; cache-peigne composé de petits œillets blancs.

6. Petite fille de 7 à 9 ans. — Costume en mousseline de laine grise. — Jupon court, monté à plis plats. — Gilet de coutil blanc, garni de boutons de nacre. — Lingerie plissée. — Veston de même étoffe que la jupe, demi-ajusté et ouvert devant, avec col marin et revers aux manches, garni d'un lacet noir sur tous les bords; boutons en os de couleur assortie et nœuds de ruban noir sur les devants. — Chapeau de paille noire, bordé de velours noir et garni d'une écharpe en gaze blanche.

7. Petit garçon de 5 ans. — Costume en toile ou flanelle blanche. — Pantalon zouave fixé au genou. — Corsage-blouse à col marin et manches à poignet libre, serré à la taille par une écharpe de cachemire bleu. — Chapeau de paille, genre Canotier, entouré d'un ruban bleu à bouts flottants, marqués d'une ancre.

Description de la planche coloriée n° 1240.

TOILETTES DE VILLES D'EAUX. — 1. Jupon de barège blanc, à longue traîne, entouré de plusieurs volants froncés. — Tablier-écharpe en barège, drapé par plusieurs plis, entouré d'un petit volant plissé, et fixé au bas du jupon derrière sous un nœud de faille blanche à bouts pendants. — Basquine-habit en faille rose (on peut naturellement choisir une autre couleur) coupée en carré devant et derrière; des biais rapportés entourent le dessus des bords tout autour, et une dentelle blanche les termine. Double revers dans le bas de l'habit et chou de ruban au milieu, avec bouts flottants. Col montant et chou de ruban; manches à double cornet croisé sur le dessus et nœud assorti. — Lingerie en dentelle blanche. — Chapeau de paille garni, sur le sommet, d'une barbe en dentelle noire coquillée, avec des fleurs jardinière tombant en traîne ainsi que la barbe.

2. Costume en taffetas gris et cachemire brodé. — Robe princesse en taffetas gris, à courte traîne unie, et manches presque plates. — Tunique princesse en cachemire noir, formant un long tablier et de simples basques derrière où elle est lacée. Le milieu du dos, de la poitrine, du tablier et le dessus des manches sont couverts de broderie en application sur tulle, et tous les bords sont garnis de guipures noires. Nœuds papillon en ruban noir placés sur les épaules et sur le milieu du tablier; de larges nœuds fixent la fermeture de celui-ci par derrière. — Chapeau de paille à passe cabossée et très enlevée d'un côté; tour de tête en crêpe lisse blanc, bride en ruban marron et rose contre le bord relevé. Fond mou en gaze marron, coques de faille sur le sommet et dans le bas derrière, avec des groupes de roses et de boutons.

REVUE DES MAGASINS

AU PARADIS DES DAMES, *Grands magasins de nouveautés, (8 et 10, rue de Rivoli)*. — Celles de nos lectrices qui ont véritablement l'esprit d'économie ont aujourd'hui une bien belle occasion de réaliser leur rêve en visitant les magasins du *Paradis des Dames*. C'est le moment ou jamais de saisir les occasions au vol ! Cette maison, en effet, en vue d'un inventaire prochain, a considérablement abaissé le prix de ses marchandises.

Les salons de confections et costumes présentent surtout des avantages remarquables ; tous ces vêtements sont livrés au tiers du prix représentant leur valeur première. Nous avons remarqué notamment une série de costumes en Oxford, ce qui se fait de mieux, vendus jusqu'à présent 60 à 65 fr. et cédés aujourd'hui au prix de 25 fr. — Un grand choix de modèles de confections très riches, à 29 fr. au lieu de 75 à 80. — Une quantité de jaquettes en drap fantaisie de toutes nuances, soutachées ou garnies de galons, d'une valeur réelle de 25 fr. et qu'on laisse à 8 fr. 75.

Les fameux peignoirs brodés que nous avons annoncés le mois dernier ont été enlevés aussi prestement que possible, et force a été au *Paradis des Dames* d'en refuser à quantité de personnes. Cette maison, en présence d'un tel succès, vient de traiter une affaire du même genre, et plus importante, avec un habile brodeur : aussi est-elle à même de livrer des peignoirs en toile, avec jolie broderie et tout confectionnés, au même prix de 8 fr. 75.

Le comptoir des lainages nous offre, comme occasion digne d'être soulignée, une batiste-laine, fond beige à carreaux ton sur ton et filets de couleur, jolie nouveauté pour costume de voyage, à 0, 75 cent, au lieu de 1 fr. 25 — Un foulard beige, pure laine, charmant tissu pour toilette de bains de mer, à 0, 95 cent, au lieu de 1 fr. 75. Mais le grand succès du jour est le *zéphir-batiste*, véritable toile d'Oxford pour robes et costumes (teint garanti), à 0, 90 cent.

Signalons, dans la lingerie, les jupons en très belle percale rayée, ornés d'un volant plissé de 40 cent. de haut, à 6 fr. 50 cent. ; dans la bonneterie, des ombrelles *bains de mer*, parfaitement conditionnées et doublées, pour hommes et femmes, à 1 fr. 95 cent.

Nous recommandons aux personnes qui visiteront les magasins du *Paradis des Dames* de jeter un coup d'œil en passant sur les sacs de voyage et pliants de toute dimension, pour enfants et grandes personnes ; ils y sont vendus extrêmement bon marché et le moment est venu de s'en servir.

Ne pouvant détailler les mille et une occasions que l'on trouve au *Paradis des Dames*, nous engageons nos lectrices à vérifier par elles-mêmes, et le plus tôt possible, tout ce que nous venons de dire et aussi tout ce que nous avons omis.

— Se mettre en route sans avoir préalablement fait une ample provision de gants serait, pour une femme élégante, une impardonnable négligence. Nous insistons sur ce point en ajoutant que la *Ville de Lyon* offre, sous ce rapport, toutes les ressources désirables. Cette maison, en effet, met un soin tout particulier à n'avoir que des gants d'une qualité extra-supérieure, d'une coupe et d'une fabrication parfaites ; ils ne se déchirent pas et ne se décousent jamais.

Que de choses à prendre à la *Ville de Lyon* au moment d'un départ ! Une de ces gracieuses mantilles en tulle espagnol noir ou blanc, que l'on jette sur la tête et les épaules pour aller au casino le soir. Ou bien un de ces fichus coquets, charmant appoint destiné à relever l'élégance d'une toilette de dîner, et dont cette maison possède une des plus belles collections. C'est encore une cuirasse, un tablier, une pèlerine, perlés ou brodés, selon la mode du jour ; ou bien un mantelet en organdi, l'écharpe *Marie-Antoinette*, etc., etc.

Mais ce à quoi on ne songe pas assez peut-être en visitant les magasins de la *Ville de Lyon* (6, rue de la Chaussée d'Antin), c'est à entrer au salon de modes, lequel ne laisse cependant rien à désirer. On y trouve de ravissants modèles, composés avec un art et une originalité extrêmes, sans que celle-ci exclue la distinction. Nous aimons particulièrement les suivants :

Un paillason dont la passe baissée devant, relevée derrière, est doublée de faille cerise et brodée de velours noir. Écharpe en organdi et valenciennes, drapée autour de la calotte, formant des coques sur le sommet en arrière où elles se groupent avec du raisin noir, des roses et des épis de blé.

Chapeau *Ophélie*, en grosse paille anglaise (genre *matelot*), dont le dessous est entièrement recouvert de fleurs des champs posées en guirlande et retombant en traine derrière. Deux touffes de riche dentelle blanche, posées en aigrette, ornent les côtés supérieurs de la calotte.

Enfin le plus nouveau de tous les chapeaux, le *Misa*, modèle exclusif à la *Ville de Lyon*. Qu'on se figure un panier de fraises renversé, posé très en avant sur le front et relevé derrière. Ce chapeau est en paille de fantaisie noire et brillante, doublé de faille bleu électrique et orné sur le sommet d'une quantité d'épis verts. *Cœquelicots* et *marguerites* des champs

à l'arrière, et cache-peigne en velours noir avec les mêmes fleurs. On ne peut rien voir de plus seyant.

— Voulez-vous briller, être remarquée dans les casinos élégants de nos villes d'eaux les plus fréquentées ? Emportez avec vous plusieurs toilettes de batiste de la *Compagnie Irlandaise*. Rien n'est plus frais, plus pastoral, ni plus séduisant que la batiste *Salamanque*, la *Esmeralda*, la *Naïade*, la *Sémiramis*, la *Manon Lescaut*, la batiste *Greuze*, la *Bretagne*.

Et puisque nous sommes en train de vous donner un conseil, voulez-vous nous permettre d'en ajouter un second ? Il concernera la manière d'employer cette vaporeuse batiste. Nous empruntons notre modèle à la grande fête villageoise des Champs-Élysées, où toutes les jolies femmes s'étaient donné rendez-vous. — Costume en batiste *Greuze* d'un bleu idéal. Jupou à traine garnie de plusieurs plissés, formés de bandes de batiste, d'entre-deux et de valenciennes. Large écharpe en batiste, complètement entourée de petits plissés semblables, drapée en biais et fixée derrière en formant un froufrou mélangé de coques de ruban. Le corsage, ou plutôt le veston, réalisant un idéal plein de poésie, avec sa batiste plissée, ses valenciennes et ses nœuds papillon en ruban assorti.

Nous recommandons cette combinaison qui peut s'appliquer à toutes les batistes de la *Compagnie Irlandaise*. — Cette maison envoie franco une série d'échantillons aux personnes qui lui en adressent la demande par lettre affranchie (rue Tronchet, 36).

— Nous nous plaisons à constater le grand succès des jupons blancs de la maison de PLUMENT que nous avons annoncés dernièrement. Cette nouvelle s'est répandue avec une vitesse incroyable, et les commandes affluent (rue Vivienne, 33) au point que les expéditions n'y suffisent qu'à grand-peine.

Quelle est la femme élégante, en effet, qui voudrait se priver d'un de ces nouveaux modèles, sachant surtout que l'ensemble de la toilette acquerra une élégance et un charme de plus ?

M. de Plument est vraiment un prophète : ne nous a-t-il pas annoncé le retour au pouff ? Nous savons maintenant qu'il avait parfaitement raison. Déjà, dans nombre de réunions mondaines, les robes se montrent plus boursofflées qu'il y a un mois. Notre conclusion, c'est qu'il faut s'en rapporter exclusivement au jugement de cet habile fabricant, passé maître en l'art du juponage comme en celui du corset.

Les tournures de cette maison de premier ordre présentent donc sûrement le caractère exigé par les nouveaux décrets de la mode ; néanmoins il est prudent et sage de bien spécifier le genre de tournure que l'on préfère, en soulignant le mot *bombé* ou *aplati* : de cette façon, on sera servie à souhait.

Le *corset-cage* et le corset *sultane* continuent d'être à l'ordre du jour de l'élégance intime.

SPÉCIALITÉS

Nous ne savons rien de plus agréable, pour une personne qui tient à montrer une main soignée, que d'avoir à sa disposition tout ce qui est nécessaire pour atteindre ce but. Rien de mieux, par conséquent, que la « boîte à mains » de la maison Violet, qui en a de particulièrement commodes et élégantes, contenant de trois à quinze et vingt pièces. Avec cela, impossible d'avoir une vilaine main, car tout y est prévu.

À côté de ces boîtes à mains, on trouve des « jeux de brosse » d'un confortable rare, d'une élégance achevée : les montures sont en bois d'ébène ou de citronnier, en ivoire, en écaille, etc., unies ou ornées d'un chiffre. Il y a là un assortiment complet de brosse, depuis la rude brosse à habits jusqu'à la fine brosse à poudre de riz, remplaçant la patte de lièvre et douce autant qu'on le peut souhaiter.

La vente considérable d'éventails qui se fait au *Palais des Abeilles* (rotonde du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines), — surtout le succès de son éventail, le *Printemps*, reproduisant l'heureuse composition de M. Cot, — a déterminé la maison Violet à tenir un article de fantaisie qu'elle n'avait pas eu jusque là. Nous voulons parler de la châteline artistique en métal, si généralement adoptée pour suspendre l'éventail. Nous en avons vu une fort jolie collection, dont quelques unes sont à deux fins : pour l'éventail et le flacon de sels.

On nous en voudrait de ne pas signaler, en terminant, les nouveaux parfums du high-life : la *Brise de violettes*, le *Ylang-ylang*, le *Gardenia* et le *Médina-Cali* ; autant de chefs-d'œuvre d'une suavité d'arôme exquise.

M. D'A.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOUILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.